

# Trois événements survenus dans la nuit du 12 au 13 mars 2020 et consignés le lendemain sur des bouts de papier en vue d'une élucidation prochaine

## 1.

Ça y est, c'est bon, j'ai rêvé de Rachida. À force de regarder ses vidéos sur Instagram, ça devait bien arriver. Insta, ça crée des liens. Dans mon rêve, Rachida était très énervée. Elle me dit que Stéphane Braunschweig lui a envoyé les storys que je fais d'elle et dans lesquelles je recycle ses photos que j'agrémente de commentaires obscènes. Elle trouve le procédé inacceptable. Face à la vraie Rachida, j'avoue que je suis assez mal à l'aise. Je tente de lui expliquer tant bien que mal qu'il ne faut pas le prendre personnellement, que c'est juste de l'humour, et qu'au fond, je la trouve inspirante, même si je ne partage pas ses idées. Les deux ne sont pas incompatibles, je lui dis, car je veux lui faire comprendre que se moquer de quelqu'un, c'est déjà l'aimer. Mais Rachida ne veut rien savoir, alors je me lance dans un monologue invraisemblable et je termine mes explications en lui disant qu'elle est pour moi un « réservoir à fictions ». À ce moment-là, il y a une pause dans mon rêve. Rachida me toise d'un air sévère, méfiant, et je comprends qu'une chose irréversible est en train de se produire, un peu comme si une vitre s'était dressée entre nous. Elle me fixe de ses yeux durs, méchants, mais c'est moins mon visage qu'elle détaille que cette vitre imaginaire, métaphore de l'incompréhension définitive qui vient de s'installer entre nous. Il n'empêche. Pour la première fois de sa vie, Rachida se tait. Fait silence. Marque une pause. Ne dit rien parce qu'elle sent qu'il n'y a plus rien à dire et je constate qu'elle est sincèrement étonnée par la situation. Par elle-même. Par sa bouche. Son visage redevient beau, naturel, marocain, dénué de toute agressivité, de toute polémique, comme issu d'une époque où la chirurgie plastique n'existait pas.

## 2.

Plus tard dans la nuit, je fais un autre rêve. Une vision. Je suis chez moi dans l'appartement, je fais le ménage dans l'entrée, je déplace la petite commode asiatique pour passer l'aspiro et je découvre une énorme colonie d'insectes qui dort là, tranquillement, au dos du meuble. C'est une nuée si nombreuse, si grouillante, qu'il me semble impossible de l'exterminer. Je suis littéralement dépassé, je ne sais pas quoi faire.

## 3.

C'est vrai que c'était drôle, hier soir, au Théâtre de Vanves. Cette pièce qu'on a donnée la veille du confinement et que j'ai baptisée d'un titre étrange. *D'où vient ce désir, partagé par tant d'hommes, qui les pousse à aller voir ce qu'il y a au fond d'un trou ?* Je ne pensais pas que

j'aurai l'honneur, un jour, d'être le dernier spectacle de la saison. D'en faire la clôture, malgré moi. C'était quand même inattendu. Mais ça me va bien, au fond. J'ai repensé à ce livre de Philippe Muray, que je n'ai jamais lu mais dont j'adore le titre : *On ferme*. De la même manière que j'ai aimé recevoir, les jours suivants, tous ces mails qui avaient pour objets : « Fermeture », « Report », « Annulation », « Plus tard », « Un jour », « Plus jamais ». Il suffit d'un virus pour que tout s'effondre, je me suis dit, comme un vulgaire jeu de cartes. Il y avait là quelque chose d'absurde. Qui montrait bien la fragilité de la chose. À quoi tout ça tenait. À rien, en fait. Ou pas grand-chose. D'un point de vue artistique, ça ne peut pas faire de mal, j'ai pensé. C'est comme une diète. Ça lave.

Idéalement, j'aimerais que le théâtre ne reprenne jamais. Juste pour avoir le privilège d'être le dernier spectacle. De me confondre avec lui et de m'arrêter là, dans cette représentation dont on pourra dire qu'elle était la dernière. Mais je sais qu'une telle chose n'arrivera pas. Au moins ces événements m'auront fourni la réponse à cette question qu'on se pose de temps en temps, pour rire. « Que feriez-vous s'il vous restait vingt-quatre heures à vivre ? ». On répond généralement des trucs comme : faire l'amour toute la journée, regarder un coucher de soleil, partir à la mer avec ceux qu'on aime et savourer nos derniers instants avec eux. Maybe. Mais faire un spectacle, finalement, ça pourrait être pas mal. Si ça se trouve, ce serait même le meilleur moment. On se prendrait la tête une dernière fois sur des questions dramaturgiques à la con, qui n'auraient absolument aucun sens, et on pinaillerait pendant des plombes sur le pourcentage de lumière émis par tel ou tel projo, sur l'angle d'inclinaison d'un décor, l'intonation d'une voix, la trajectoire d'un mouvement, la durée d'un silence. Et en même temps, il faudrait se magner pour monter un spectacle en moins de vingt-quatre heures, la pièce la plus dérisoire du monde, la farce la plus vaine, sans ambition, sans message, sans but, sans projet, qu'on jouerait comme des bêtes devant un public complètement largué. Une salle à moitié vide. Endormie. Sans pression. Sans trac. On n'aurait plus besoin de se demander si ce serait un succès, un échec, si on aurait de bonnes ou de mauvaises critiques, si on ferait une belle tournée ou si ça s'arrêterait là. Si la pièce pourrait changer le monde, aider les pauvres, éveiller les consciences, soigner les migrants. Vu que ce serait la dernière. Elle serait sans conséquence. Elle ne servirait à rien. Dans le public, il n'y aurait plus de pros. Plus de presse. Tout ce petit monde aurait disparu. Ça n'aurait plus aucun sens de prendre des notes pendant le spectacle puisque la critique ne pourrait pas sortir le lendemain. Ça n'aurait plus aucun sens de demander le prix de cession puisqu'il n'y aurait pas de saison prochaine. En fait, il n'y aurait plus de gens importants, vu que rien ne serait important. C'est ça qui est bien avec la fin du monde. Ça égalise. Ça tasse. Ça serait le plus beau des *one-shot*, imposé par la Terre, voulu par cette nature maléfique qui ferait tout péricliter. Ensuite, on ferait quinze mille saluts avec le public en larmes, debout, *standing ovation* même si c'est de la merde, et on irait tous se la mettre au bar du théâtre, on viderait les fûts, on passerait *Smalltown boy* à fond en attendant que l'astéroïde arrive, nous percute la gueule (« *To your soul...* »), et cette petite pièce qui aurait été jouée dans un théâtre de banlieue deviendrait sans doute la plus belle métaphore de tout ce que l'humanité a jamais produit.

**1 + 2 + 3 = ?**

Parfois, je me demande s'il n'y a pas un petit côté vases communicants dans ma vie. Si elle ne consiste pas, d'une part, à vider tout ce que j'ai dans la tête pour matérialiser sur scène ou sur

une page blanche ce dont je rêve la nuit ; et de l'autre, si je ne travaille pas des matériaux de manière obsessionnelle et quasi malade (exemple : Rachida) simplement pour pouvoir les rêver, les importer dans ma vie nocturne et les laisser s'y perdre, se dissoudre, se déformer. Puis les récupérer au petit-déj dans un autre état, sous une autre forme, et utiliser ces ruines pour en faire quelque chose, tout en tournant ma cuillère dans mon bol de corn-flakes. C'est comme une sorte de va-et-vient, en fait. Auquel je ne comprends pas tout.

Quoi qu'il en soit, je sais qu'il existe une logique secrète entre tous ces événements survenus dans un laps de temps relativement court : 1) la colère de Rachida, créature cronenbergienne de type *La Mouche*, dont j'ai tendance à penser qu'elle pourrait être la patiente zéro du coronavirus, voire même la chauve-souris à l'origine de la pandémie, l'instigatrice perverse de ce fléau mondial ; 2) la vision repoussante de cette nuée de mites au dos de ma commode, image biblique qui reste encore très présente dans mon esprit plusieurs heures (et même plusieurs semaines) après l'avoir vécue ; 3) cette représentation crépusculaire qui a eu lieu au Théâtre de Vanves le jeudi 12 mars 2020, *in extremis*, juste avant la catastrophe, juste avant le *black-out* et la fermeture de la Terre. Phénomène devenu récurrent, auquel nous finirons bien par nous habituer, et dont le seul mérite est peut-être de garder nos énigmes intactes.

Thibaud Croisy, 13 mars 2020